

MASSITISSI

LE RÔLE DE M. ELLENBERGER PENDANT L'INSURRECTION
DE MOROSI ET DE SES BAPOUTIS

Dans une lettre que notre dernière livraison a reproduite, le Dr Casalis disait de son ami, M. Ellenberger : « Il a couru de grands dangers, mais il est resté à son poste, pour y exercer son ministère de paix et de conciliation. Grâce à son influence et à son énergie, il a réussi à empêcher tous les membres de son troupeau de se joindre aux insurgés ; il a été de la sorte le sauveur de cette partie de la tribu. »

Nous venons de recevoir de M. Ellenberger lui-même une lettre où nous avons pu voir à quel point il a mérité ce titre de sauveur. Elle porte les dates du 26 mai et du 5 juin.

Notre frère rappelle d'abord les tristes causes qui ont amené la rupture des Bapoutis et de leur chef Morosi avec l'administration anglaise, et les mesures qui ont été prises par cette administration de concert avec le chef des Bassoutos, Letsié, pour réprimer l'insurrection. Divers articles de notre journal et notamment une lettre de madame Ellenberger, que nous avons publiée au mois de juin, ont fait connaître ces faits à nos lecteurs. Les communications intimes que nous venons de recevoir de M. Ellenberger montrent avec quel zèle il s'est appliqué à prévenir la rupture, tant en représentant à Morosi et à ses fils la gravité de leur faute, qu'en suppliant le magistrat dont ils avaient méconnu l'autorité, de ne pas recourir à des mesures précipitées et sommaires. Notre frère a rempli ce rôle de justice et de conciliation avec tant de sagesse et de désintéressement, que, malgré l'irritation des esprits, il a toujours été respecté de ceux-là mêmes que ses représentations contrariaient le plus. S'il a eu parfois à entendre des remarques pénibles ou des menaces, elles ne sont provenues que de quelques vils subalternes.

Lorsqu'il a vu l'inutilité de ses efforts pour empêcher les hostilités d'éclater, M. Ellenberger s'est attaché à prémunir ses enfants en la foi contre les entraînements des passions belliqueuses et à les soustraire aux dangers auxquels leur neutralité allait les exposer. En agissant ainsi il n'avait pas à se reprocher d'empiéter sur les droits des chefs, vu que les membres de son Eglise sont, à très peu d'exceptions près, non des Bapoutis, mais des Bassoutos, auxquels il avait ménagé un refuge dans le voisinage de Mousé, lors de la dernière guerre des Boers. Quand sont venues pour ses ouailles les épreuves qu'il avait prévues, il n'est sorte de fatigues et de sacrifices qu'il ne se soit imposés pour les soulager ou les sauver. Aidé de sa compagne dévouée, de M. Vernet, de Genève, qui était alors en visite chez eux, et de deux excellents catéchistes, il a recueilli, hébergé, nourri en diverses occasions un grand nombre de vieillards, de femmes, d'enfants. Il a fini par placer presque tout son troupeau dans des lieux sûrs, principalement à Béthesda, sous les soins de M. Cochet. Ils ont échappé de la sorte aux périls qui les menaçaient et ils ont pu conserver la plus grande partie de leurs biens.

Pendant ce temps on entendait de Massitissi le canon des Anglais. On pouvait l'entendre encore au moment où M. Ellenberger nous écrivait, et tout porte à croire que la lutte n'est pas finie à l'heure qu'il est. Morosi ne s'était pas attendu à ce que le chef des Bassoutos, dont il est le vassal, prêtât main-forte au résident britannique. Il avait au contraire spéculé sur le mécontentement qu'une menace de désarmement général des tribus avait créé dans tout le pays. Son attente ne s'est pas réalisée. Après quelques défaites en rase campagne, se voyant sans allié, il s'est retranché sur une montagne escarpée, qu'il a fortifiée avec un art qui fait l'étonnement et le désespoir de ses adversaires. Derrière des masses de rochers superposés, l'octogénaire Morosi se défend avec une intelligence et une bravoure surprenantes, à l'aide d'une poignée d'hommes, contre des assaillants munis

de canons et de toutes les ressources de notre art militaire. Il fait de nombreuses victimes dans leurs rangs par de fréquentes sorties. Le premier assaut a été donné le 8 avril ; après quelques autres, il s'en préparait encore un au moment où M. Ellenberger nous envoyait ses dernières nouvelles. Cet effort allait-il être définitif ? on en peut douter. Grande était la tristesse de M. et de madame Ellenberger dans leur solitude, à la pensée de la ruine qui se préparait pour Morosi et ses adhérents. Ils ne peuvent manquer de succomber, tôt ou tard, à la fatigue et à la faim. Ce qui augmentait la douleur de nos amis, c'est que ce malheureux chef a été pendant assez longtemps l'objet des enseignements de nos missionnaires, notamment lorsqu'il résidait à Béthesda, auprès de MM. Schruppf et Gosselin. Tout dernièrement encore, il demandait un catéchiste à M. Ellenberger ; sentant sa fin approcher, il paraissait vouloir mourir comme l'a fait son ancien suzerain Moshesh. Au moment même où les hostilités allaient s'engager, M. Ellenberger, croyant pouvoir inaugurer un temple à Massitissi, avait invité Morosi à cette cérémonie, et la réponse du chef avait été on ne peut plus encourageante.

Si la lutte n'est pas finie pour Morosi, elle l'est, ou à peu près, pour M. Ellenberger et son troupeau, car elle ne s'étend pas maintenant plus loin que les fortifications si opiniâtrement défendues. La plupart des Bapoutis qui n'étaient pas avec leur chef s'étaient dispersés ou se rendaient.

Estimant qu'il n'y avait plus rien à craindre pour sa station et ses annexes, notre frère a cru devoir encourager les membres de son troupeau à rentrer dans leurs foyers, et Dieu, récompensant sa foi, vient de lui permettre d'inaugurer son temple.

Nous allons maintenant le laisser parler lui-même :

« Le samedi 26 avril, mes gens revinrent en grand nombre ; le même jour nous arrivèrent nos frères MM. Mabile, Henry Dyke, Marzoff et Vernet, venant de Béthesda où la

Conférence s'était réunie. Nous avons profité de leur présence pour la dédicace de notre temple.

« Le lendemain, à onze heures, nous en ouvrîmes la porte en présence d'une assemblée de 400 personnes. Après que nous eûmes dédié cette maison de prière à Dieu, Père, Fils et St-Esprit, tout le monde fut invité à y entrer avec joie, amour et reconnaissance. Le vieux catéchiste Simon portait solennellement une grosse Bible qu'il déposa sur la belle chaire que M. Maeder a eu l'obligeance de nous faire en briques, avec un goût et un fini qui parlent hautement de l'habileté de l'ouvrier. Dans un petit discours, je décrivis la joie que nous éprouvions d'avoir, après tant d'années d'attente, une belle et grande maison de prière ; puis je parlai des graves événements qui allaient peut-être priver bien des Bapoutis du privilège de jamais entrer dans cette Eglise construite en vue du salut de leurs âmes. Mon ami d'enfance, M. Mabilie, fit le discours d'inauguration. Il prit pour texte Luc xx, 45-46, et après une introduction historique, il parla sur le dernier verset d'une manière fort impressive, en adressant particulièrement un appel aux âmes indécises et à des insurgés qui se trouvaient présents. Il y avait plus de cent de ces derniers dans l'assemblée. Notre jeune ami, M. H. Dyke, prit ensuite place dans la chaire et fit, d'une voix tremblante d'émotion, une allocution roulant sur les circonstances extraordinaires au milieu desquelles se faisait la dédicace. Sa parole trouva le chemin des cœurs et son émotion se communiqua à l'assemblée.

« Au service de l'après-midi, M. Vernet fit, lui aussi, une improvisation en sessouto. Il parla de l'épreuve de la foi des chrétiens de Massitissi, qui ont été dans l'agitation, dans l'angoisse et dans la douleur ; mais tout cela leur a été salutaire et le sera encore pour eux et leurs enfants. M. Marzolfi a salué l'assemblée au nom des Eglises de France et plus particulièrement au nom de son directeur, M. Casalis. Après un chant, nos catéchistes Simon et Philémon se sont fait en-

tendre. Le premier a répondu avec joie, au nom de tous, aux salutations des Eglises de France qui se sont toujours si vivement intéressées au bonheur des Bassoutos, et qui aujourd'hui encore ont soin de leur envoyer de nouveaux messagers de la bonne nouvelle. Il parla avec affection du premier missionnaire de Moshesh et rappela le chaleureux discours qu'il prononça à Béthesda, il y a vingt-trois ans, alors qu'il était en route pour sa patrie, d'où il devait envoyer aux Bassoutos des missionnaires qu'il allait instruire et préparer à leur belle et grande carrière. Philémon résuma avec beaucoup d'à-propos et d'intelligence les discours du matin et de l'après-midi et en tira des applications fort édifiantes. On s'étonnera d'apprendre que Philémon est le seul vrai Mapouti qui soit converti (par contre, bien des femmes de cette tribu ont reçu l'Evangile). Il a été baptisé en mars 1853 et n'a pas cessé depuis lors d'être une colonne dans l'Eglise. Sa femme est fille de Morosi. C'est une humble et pieuse chrétienne.

« J'ai dit qu'il y avait des insurgés à cette dédicace ; vous serez bien aise de savoir comment ils ont pu assister sans crainte à notre fête. Dès le commencement du mois d'avril nous sont arrivés quelques-uns de ces malheureux. Fatigués d'une vie errante, ils vinrent pendant la nuit nous demander de les recevoir. Nous y consentîmes avec joie ; mais, d'autres s'ajoutant à ceux-ci, la prudence nous fit un devoir d'en informer le commandant général des forces anglaises et de lui demander la permission de faire savoir à un certain chef de village à quelles conditions il pourrait se rendre avec ses gens. La réponse fut favorable, et de suite j'envoyai dire à Maïkéla (le susdit chef) que le gouvernement recevait leur soumission aux conditions suivantes : 1° déposer les armes ; 2° aller s'établir là où le gouvernement leur assignerait une demeure ; 3° pour ceux qui se seraient rendus coupables de quelque délit spécial, subir un jugement. Trois jours après, Maïkéla, 58 hommes, 160 femmes et 126 enfants arrivèrent

dans la station. Nos chrétiens allèrent à leur rencontre pour les aider.

« J'intercédaï aussi auprès du commandant, M. Griffith, en faveur d'habitants du pays qui s'étaient réfugiés de l'autre côté de l'Orange et qui étaient dans une situation fort misérable, ayant à peine de quoi vivre. Quelle ne fut pas leur joie en apprenant par mon messenger qu'on leur permettait de traverser le fleuve et de manger le produit de leurs champs qui avaient été épargnés. Les nombreuses corbeilles de blé qu'on nous apporte depuis lors en témoignage de reconnaissance disent assez que ces pauvres gens savent à qui ils doivent la conservation de leur récolte. Depuis lors, des centaines de Bapoutis sont descendus de leurs montagnes, se sont rendus aux conditions susmentionnées, et un nombre d'entre eux assez considérable sont rentrés chez eux. Dieu nous avait ainsi préparé une œuvre d'amour et nous facilitait l'accès des cœurs. Ah ! puissent ces infortunés regarder plus haut qu'à nous, à Celui dont nous ne sommes que les humbles serviteurs. Espérons qu'ils le feront ; beaucoup semblent déjà en donner la preuve en venant assidûment à l'Eglise. Chaque dimanche, nous avons des auditoires de quatre à cinq cents personnes. Heureusement que notre maison de prière peut les contenir.

« Le gouvernement s'occupe aussi de chercher de l'emploi dans la colonie du Cap pour d'autres Bapoutis qui se sont rendus. Une centaine de jeunes gens et d'hommes faits viennent de partir avec leurs femmes et leurs enfants pour Aliwal, où ils seront employés à la construction d'un pont sur l'Orange. Chaque travailleur doit recevoir 25 francs par mois, la nourriture et un costume. Ils sont engagés pour un an, après quoi ils pourront rentrer dans leur pays ou s'établir ailleurs. Avant leur départ je suis allé leur adresser des paroles de sympathie et d'exhortation. »

Au moment où M. Ellenberger écrivait ces choses, il était encore obsédé par une foule de gens que les affaires du pays

amenaient auprès de lui, et il avait à remplir une infinité de devoirs de tous genres. « C'est, nous dit-il, dans notre caverne, un véritable va-et-vient. Les visiteurs nous arrivent le jour et la nuit. Ce sont des volontaires, des soldats, des colonels, des capitaines, des ingénieurs, des docteurs, des magistrats ; des blancs et des noirs, des hommes et des femmes ; des bons et des méchants, des malades et des blessés, etc.

« Pendant six ou sept semaines, j'ai eu sous mes soins un jeune Mossouto qui a reçu une balle à travers la poitrine et le poumon droit. Un bon régime, de grands soins et la bénédiction du Seigneur lui ont permis de prendre congé de nous avant-hier. Un petit-fils de Morosi, jeune garçon de cinq ans, a eu l'humérus du bras gauche fracassé par une balle. J'en ai extrait six morceaux. A l'aide d'un appareil fait de carton doublé de toile cirée, les gros morceaux de l'os se sont rejoints, les plaies se sont fermées, et pour activer la croissance de la peau, j'en ai appliqué deux petits morceaux, pris au bras de sa mère. Un médecin, en passage ici, a examiné le bras de l'enfant et a été émerveillé de le voir si bien remis. J'ai eu plusieurs autres blessés qui nous ont quittés en emportant la semence divine dans leurs cœurs.

« Pendant cette terrible crise, il s'est passé bien des choses qui ont été une précieuse compensation pour nous dans l'épreuve. Ce qui nous réjouit surtout, c'est que notre Eglise n'a pas succombé à la tentation de se joindre aux Bapoutis dans leur révolte ; si elle l'eût fait, il se fût trouvé que notre travail n'était que du chaume et du bois destinés à brûler. Mais, gloire à Dieu, le feu a, au contraire, manifesté ce que valait le travail des ouvriers, en affinant le précieux métal. O Eternel, qui sommes-nous pour que tu te sois ainsi souvenu de tes serviteurs et de l'œuvre qu'ils font en ton nom ? »

F. ELLENBERGER.